

La dame

— Mon papa, lui dit-elle, j'ai tout entendu, du bord de la terrasse. Le cocher n'a pas de mal, mais les chevaux sont blessés et la voiture est cassée. Nous ne pourrions pas aller plus loin ce soir, et je me tourmentais de ton inquiétude, quand la dame m'a appelée par mon nom. J'ai levé la tête et j'ai vu qu'elle avait le bras étendu vers le château ; c'était pour me dire d'y entrer. Allons-y, je suis sûre qu'elle en sera contente et que nous serons très bien chez elle.

— De quelle dame parles-tu, mon enfant ? Ce château est désert, et je ne vois ici personne.

— Tu ne vois pas la dame ? C'est qu'il commence à faire nuit ; mais moi je la vois encore très-bien. Tiens ! elle nous montre toujours la porte par où il faut entrer chez elle.

Flochardet regarda ce que Diane lui montrait. C'était une statue grande comme nature, qui représentait une figure allégorique, l'*Hospitalité* peut-être, et qui, d'un geste élégant et gracieux, semblait en effet désigner aux arrivants l'entrée du château.

— Ce que tu prends pour une dame est une statue, dit-il à sa fille, et tu as rêvé qu'elle te parlait.

— Non, mon père, je n'ai pas rêvé ; il faut faire comme elle veut.

Flochardet ne voulut pas contrarier l'enfant malade. Il jeta un regard sur la riche façade du château qui, avec sa parure de plantes grimpantes accrochées aux balcons et aux découpures de la pierre sculptée, paraissait magnifique et solide encore.

— Au fait, se dit-il, c'est un abri en attendant mieux, et je trouverai bien un coin où la petite pourra se reposer pendant que j'aviserais.

Il entra avec Diane, qui le tirait résolument par la main, sous un superbe péristyle, et, allant droit devant eux, ils pénétrèrent dans une vaste pièce qui n'était plus, à vrai dire, qu'un parterre de menthes sauvages et de marrubes aux feuilles blanchâtres, entouré de colonnes dont plus d'une gisait par terre. Les autres soutenaient un reste de coupole percée à jour en mille endroits. Cette ruine ne parut pas fort avenante à Flochardet, et il allait revenir sur ses pas, quand le postillon vint le rejoindre.

— Suivez-moi, monsieur, dit-il ; il y a par ici un pavillon encore solide, où vous passerez fort bien la nuit.

— Il faut donc que nous y passions la nuit ? Il n'y a pas moyen de gagner, sinon la ville, du moins quelque ferme ou quelque maison de campagne ?

— Impossible, monsieur, à moins de laisser vos effets dans la voiture, qui ne peut plus marcher.

— Il n'est pas difficile d'en retirer mon bagage, qui n'est pas considérable, et d'en charger un de tes chevaux. Je monterai sur l'autre avec ma fille et tu nous montreras le chemin de l'habitation la plus voisine.

— Il n'y a aucune habitation que nous puissions gagner cette nuit. La montagne est trop mauvaise, et mes pauvres chevaux sont abîmés tous deux. Je ne sais pas comment nous sortirons d'ici, même en plein jour. À la grâce de Dieu ! Le plus pressé est de faire reposer la petite demoiselle. Je vais vous trouver une chambre où il y a encore des portes et des contrevents et dont le plafond ne s'écroulera pas. J'ai trouvé, moi, une espèce d'écurie pour mes bêtes, et comme j'ai mon petit sac d'avoine pour elles, comme vous avez quelques provisions pour vous, nous ne mourrons pas encore de misère ce soir. Je vais vous apporter toutes vos affaires et les coussins de la voiture pour dormir ; une nuit est bientôt passée.

— Allons, dit Flochardet, faisons comme tu l'entends, puisque tu as recouvré tes esprits. Il y a sans doute ici quelque gardien que tu connais et qui nous accordera l'hospitalité ?

— Il n'y a pas de gardien. Le château de Pictordu se garde tout seul. D'abord il n'y a rien à y prendre ; ensuite... Mais je vous raconterai ça plus tard ...